

pratique chez des nations païennes, que n'a jamais éclairées la lumière du christianisme (29). Dans leur émerveillement, non-seulement ils amplifiaient ce qu'ils voyaient, mais ils étaient constamment dupes des illusions de leur esprit exalté. Ils furent admirablement secondés sous ce rapport par leurs néophytes mexicains, fiers d'établir, en y croyant à demi eux-mêmes, des rapports entre leur propre foi et celle de leurs conquérants (30).

La naïve crédulité des chroniqueurs s'attachait à trouver des analogies entre les traditions aztèques et l'Ancien et le Nouveau Testament. La migration des peuplades de l'Aztlan dans l'Anahuac avait pour type l'exode hébraïque (31). Les lieux où les Mexicains avaient fait halte dans leur marche furent identifiés avec des étapes du voyage des Israélites (32); et l'on découvrit que le nom de Mexico

(29) Les auteurs classiques parlent souvent de l'emploi de l'eau dans les purifications et autres rites religieux. Ainsi Euripide :

Ἄγνοις καθαροῖς πρῶτά νιν νίψαι θέλω.
Θάλασσα κλύει πάντα τάνθρώπων κακία.

Iphig. in Taur., v. 1192-1194.

Les notes sur ce passage dans l'admirable édition *variorum* de Glasgow, 1821, renvoient à plusieurs autres passages d'un sens analogue dans différents auteurs.

(30) La difficulté d'obtenir aucun renseignement exact des indigènes est un sujet de plainte pour plus d'un écrivain et explique la grande peine que se donne Sahagun à comparer leurs récits l'un avec l'autre. Voyez *Hist. de Nueva-España*, prol. Ixtlilxochitl, *Hist. chich.*, Ms., prol. Boturini, *Idee*, p. 116.

(31) Le parallèle avait été poussé si loin par Torquemada, qu'il fut forcé de supprimer le chapitre, lors de la publication de son livre. Voyez le *proemio* de l'édition de 1723, sect. 2.

(32) « Le diable, dit Herrera, s'est plu à imiter entre toutes choses le départ des Israélites d'Égypte et les incidents de leur route dans le désert. » (Herrera, *Hist. gener.*, dec. 3, lib. 3, cap. 10.) Mais tout ce qui a été imaginé par les moines annalistes et les missionnaires pour établir un parallèle entre les Aztèques et les enfants d'Israël reste bien en arrière des savants travaux de lord Kingsborough, qui ne comprennent guère moins de deux cents pages in-fol. Voyez *Antiq. du Mexique*, t. 6, p. 282-410. *Quantum inane!*

lui-même différerait peu du nom hébreu qui désigne le Messie (33). Les hiéroglyphes mexicains ouvraient une vaste carrière à ces commentateurs subtils. On s'imagina relire dans leurs mystérieux caractères les passages les plus remarquables des deux Testaments, et l'œil de la foi y retrouva toute la sainte histoire de la passion du Christ, de son crucifiement, et la Vierge Marie servie par des anges (34)!

Les systèmes juif et chrétien furent singulièrement confondus, et le cerveau des bons pères égaré davantage encore par le mélange d'abominations païennes, si étroitement liées aux observances les plus orthodoxes. Dans leur perplexité, ils finirent par ne plus considérer l'ensemble que comme une supercherie du diable, qui contrefaisait les rites du christianisme et les traditions du peuple de Dieu pour mieux entraîner ses victimes à leur perte (35).

Mais s'il n'est pas nécessaire d'avoir recours à cette curieuse hypothèse, ni d'évoquer d'entre les morts un apôtre ou quelque missionnaire pour expliquer les rapports de la religion aztèque avec le christianisme, ces rapports n'en fournissent pas moins, il faut l'avouer, un argument assez fort en faveur de quelque communication primitive de la race indienne avec les diverses branches de la grande famille de nations du vieux continent, où les mêmes idées ont été si répandues. La probabilité de cette communication, surtout avec l'Asie orientale, s'accroît beaucoup de la ressemblance des institutions sacerdotales, de plusieurs rites religieux, tels que ceux du mariage (36),

(33) Le mot hébreu d'où est dérivé *Christ* « l'oïnt » est presque, sinon tout à fait identique, dit lord Kingsborough (*Antiq. du Mexique*, vol. 6, p. 186) avec celui de *Mezi* ou *Mesi*, le chef qui conduisit, dit-on, les Aztèques dans les plaines de l'Anahuac.

(34) Interp. des Cod. Tel. Rem. et Vat., *Antiq. du Mexique*, vol. 6. Sahagun, *Hist. de Nueva-España*, Ms., lib. 3, suplem. Veytia, *Hist. ant.*, lib. 1, cap. 16.

(35) Cette opinion est en faveur chez les meilleurs écrivains espagnols et mexicains depuis la conquête. Solis ne voit rien d'improbable dans le fait « qu'une maligne influence, si active dans l'histoire sacrée, le soit également dans l'histoire profane. » *Hist. de la conq.*, lib. 2, cap. 4.

(36) La cérémonie du mariage chez les Hindous, plus particulièrement, offre de curieuses analogies avec les noces mexicaines. (Voyez *Asiatic researches*, vol. 7, mém. 9.) L'institution d'un corps nombreux de prêtres

des funérailles (37), de l'usage des sacrifices humains, et même du cannibalisme, dont les traces sont aisées à distinguer dans les races mongoliques (38); et enfin de la grande conformité des usages et des mœurs, conformité si frappante, que la description de la cour de Montézuma pourrait bien passer pour celle de la cour du grand Khan, telle que nous l'ont dépeinte Mandeville et Marco Polo (39). Nous ne pouvons entrer ici dans les détails de ce sujet, détails nécessaires pour établir complètement notre argument et en faire sentir toute la force. D'autres ont pris ce soin pour nous.

Il est vrai qu'on ne saurait mettre trop de réserve lorsqu'il s'agit de conclure du particulier au général, de déduire l'identité ou même l'analogie de deux nations d'une ressemblance partielle dans leurs usages et leurs institutions. Cette ressemblance n'est pas plus concluante lorsqu'elle regarde les coutumes fondées sur le caprice que lorsqu'elle découle des suggestions de la nature commune à tous les peuples. Dans le premier cas, elle peut n'être qu'accidentelle; dans le second, elle peut tenir à la constitution de l'homme. Mais il y a certaines particularités arbitraires, qui, lorsqu'on les rencontre chez

ainsi que les pratiques de la confession et de la pénitence étaient familières au peuple tartare. (Maundeville, *Voyage*, chap. 23.) Et il existait des établissements monastiques au Thibet et au Japon dans les siècles les plus reculés. De Humboldt, *Vues des Cordillères*, p. 479.

(37) « Sans doute, dit l'ingénieur Carli, l'usage de brûler le corps, de réunir les cendres dans un vase, de les enterrer sous des tumuli pyramidaux, ainsi que l'immolation des femmes et des serviteurs aux funérailles, tout cela rappelle les coutumes de l'Égypte et de l'Hindoustan. *Lett. améric.*, t. 2, let. 40.

(38) Marco Polo parle d'un peuple civilisé du sud-est de la Chine et d'un autre du Japon, qui buvaient le sang et mangeaient la chair de leurs captifs, ne trouvant pas de nourriture plus savoureuse au monde, « la più saporita et migliore, che si possa truovar al mondo. » *Viaggi*, lib. 2, cap. 75; lib. 3, 13, 14.) Les Mongols, d'après sir John Maundeville, regardaient les oreilles assaisonnées de vinaigre comme une excellente friandise. *Voyage*, c. 33.

(39) Marco Polo, *Viaggi*, lib. 2, cap. 40. Maundeville, *Voyage*, cap. 20 et alibi.

Voyez aussi un remarquable parallèle entre les Asiatiques orientaux et les Américains, dans le supplément aux *Recherches historiques* de Kankung; ouvrage où un grand nombre de curieux détails sur l'histoire et les mœurs de l'Orient sont réunis à l'appui d'une bizarre théorie.

différentes nations, font supposer avec raison une communication préalable entre elles. Qui peut douter de l'existence d'une affinité quelconque, ou tout au moins d'un contact momentané entre des tribus qui avaient l'étrange coutume d'enterrer leurs morts assis, comme il se pratiquait en général chez la plupart des tribus aborigènes, sinon chez toutes, du Canada à la Patagonie (40)? L'usage de brûler les morts, en vigueur chez les Mongols et les Aztèques, peut n'être qu'une faible preuve de leur origine commune. Cette manière de disposer du corps est aussi naturelle qu'une autre. Mais lorsqu'on y ajoute la circonstance de réunir les cendres dans un vase et d'y déposer une pierre précieuse, à l'exclusion de tout autre objet, la coïncidence devient vraiment remarquable (41). Ces minutieuses coïncidences ne sont pas rares dans l'examen qui nous occupe, et l'accumulation de rapprochements d'une nature plus générale, malgré leur peu d'importance individuelle, fortifie grandement la probabilité d'une communication entre l'Amérique et l'Orient.

On trouve une preuve d'un ordre plus élevé dans les analogies de la science. Nous avons vu le système chronologique particulier des Aztèques; leur manière de distribuer les années en cycles et de compter au moyen de séries périodiques au lieu de nombres. Un procédé semblable était en usage chez les diverses nations asiatiques de la famille Mongole, de l'Inde au Japon. Leurs cycles se composaient, il est vrai, de soixante et non de cinquante-deux ans. Et, pour les termes de leurs séries périodiques, ils employaient les noms des éléments et les signes du zodiaque. Les Mexicains ignoraient pro-

(40) Morton, *Crania americ.* Philadelphia, 1839, p. 224-246.

L'habile auteur établit ce fait très-singulier par des exemples tirés d'un grand nombre de nations de l'Amérique du Nord et de l'Amérique du Sud.

(41) Gomara, *Crónica*, cap. 202, ap. Barcia, t. 2. Clavigero, *Stor. del Messico*, t. 1, p. 94-95. McCulloh, *Recherches*, p. 498, cite les *Recherches asiat.* Le docteur McCulloh, dans un seul volume, a peut-être réuni une plus grande masse de matériaux sur l'histoire des aborigènes du continent qu'aucun autre écrivain de la littérature anglaise. Malgré son style ampoulé, son ouvrage n'en conservera pas moins un grand intérêt pour les personnes appliquées à l'étude des antiquités indiennes. Ses théories imaginaires, au sujet de la mythologie indienne, amuseront ceux qu'elles ne convaincront pas.

bablement ces derniers. Mais le principe était absolument le même (42).

Une analogie existe tout aussi extraordinaire entre les hiéroglyphes employés par les Aztèques pour désigner les jours et les signes du zodiaque que les Asiatiques Orientaux employaient comme un des termes de leur série. Les symboles du calendrier mongol sont empruntés au règne animal. Quatre sur douze sont les mêmes que chez les Aztèques. Trois autres se ressemblent autant que les différentes espèces d'animaux dans les deux hémisphères le comportent. Les cinq autres symboles ne se rapportent à aucune créature existant alors dans l'Anahuac (43). La ressemblance ne pouvait aller plus loin (44). La similitude de ces symboles de conven-

(42) Voyez plus haut, vol. 1.

(43) Pour rendre ceci plus clair, il est bon d'énumérer les signes du zodiaque employés pour nommer les années par les Asiatiques orientaux. Parmi les Mongols, ces signes étaient 1. la souris; 2. le boeuf; 3. le léopard; 4. le lièvre; 5. le crocodile; 6. le serpent; 7. le cheval; 8. le mouton; 9. le singe; 10. la poule; 11. le chien; 12. le cochon. Les Tartares Mantchoux, les Japonais et les Thibétains employaient à peu près les mêmes termes; ils substituaient toutefois, au n° 3, le tigre; au n° 5, le dragon; au n° 8, la chèvre. Nous trouvons également dans les signes mexicains pour nommer les jours, le lièvre, le serpent, le singe et le chien. Au lieu du léopard, du crocodile et de la poule, animaux inconnus au Mexique avant l'époque de la conquête, nous trouvons l'ocelot, le lézard et l'aigle.

Le calendrier lunaire des Hindous offre également une singulière concordance avec le calendrier lunaire des Aztèques. Sept des termes sont les mêmes, à savoir, le serpent, la canne, le rasoir, le sentier du soleil, la queue du chien, la maison. (De Humboldt, *Vues des Cordillères*, p. 152.) Ces termes, il est bon de l'observer, sont encore plus arbitraires, ne se bornant plus à des noms d'animaux. Les hiéroglyphes des Aztèques, en effet, étaient empruntés indifféremment au règne animal ou à d'autres objets, comme les signes de notre zodiaque.

M. de Humboldt jette une vive lumière sur ces analogies scientifiques qui occupent une grande portion de son ouvrage, la plus intéressante peut-être pour un savant philosophe. (*Vues des Cordillères*, p. 125-194.) Il n'a pas toutefois compris dans ses tables le calendrier mongol qui se rapproche plus du mexicain qu'aucun autre calendrier des races tartares. Voyez aussi les *Recherches* de Ranking, p. 370 et 372, note.

(44) Il y a quelque inexactitude dans la définition que M. de Humboldt

tion, chez les diverses nations de l'Orient, ne peut guère manquer de nous convaincre de la commune origine du système en ce qui les regarde. Pourquoi n'appliquerait-on pas la même conclusion au calendrier aztèque qui, bien qu'il se rapporte aux jours au lieu de se rapporter aux années, était également approprié, comme le calendrier asiatique, à la chronologie et à la divination (45)?

Je ne m'arrêterai pas à la ressemblance du même calendrier avec celui des Persans, qui employaient le système d'intercalation (46); ni avec celui des Égyptiens, qui célébraient aussi la remarquable fête du solstice d'hiver (47); ces coïncidences, assez curieuses du reste, peuvent être accidentelles et ajoutent peu de poids à la preuve tirée de l'accord de combinaisons aussi complexes, aussi artificielles que celles dont nous venons de parler.

Au milieu de ces analogies scientifiques, on s'attendrait à trouver celle du langage, l'instrument des communications intellectuelles, qui conservent d'ordinaire les traces de son origine, lors même que la science et la littérature auxquelles il a donné un corps ont le plus complètement dévié de la tradition primitive.

donne de l'ocelot, qu'il assimile au tigre, au jaguar. (*Ibid.*, p. 159.) L'ocelot est plus petit que le jaguar, mais tout aussi féroce. Il est gracieux et beau comme le léopard, dont il se rapproche davantage. Il est indigène à la Nouvelle-Espagne, où le tigre est inconnu. (Voyez Buffon, *Hist. natur.* Paris, au VIII, t. 2, au mot : *Ocelot*.) L'adoption de ce dernier nom dans le calendrier aztèque pourrait donc faire tirer une induction quelque peu exagérée.

(45) Les Tartares et les Aztèques indiquaient également l'année par son signe; ils disaient, par exemple, « l'année du lièvre, » « l'année du lapin, » etc. Les signes asiatiques pareillement, loin d'être limités aux années et aux mois, présidaient également aux jours et même aux heures. (De Humboldt, *Vues des Cordillères*, p. 163.) Les Mexicains avaient aussi des symboles astrologiques appropriés aux heures. Gama, *Description*, partie 2, p. 117.

(46) Voyez plus haut, vol. 1, p. 70, note.

(47) Achilles Tatius parle d'une coutume des Égyptiens, qui, lorsque le soleil descendait vers le capricorne, prenaient le deuil; mais, à mesure que les jours s'allongeaient, leurs craintes s'apaisaient; ils se couvraient de vêtements blancs, se couronnaient de fleurs et ils se livraient aux réjouissances comme les Aztèques. Ce détail, reproduit par le traducteur français de Carli et par M. de Humboldt, a été l'objet d'un examen plus étendu de la part de M. Jomard dans les *Vues des Cordillères*, p. 309 et suiv.

Aucune des recherches faites sur ce point n'a obtenu de résultat satisfaisant. Les langues répandues sur le vaste continent occidental excédaient de beaucoup le nombre des langues parlées par aucune autre population équivalente de l'Orient (48). Elles offrent une anomalie remarquable; c'est de différer autant par l'étymologie qu'elles se rapprochent par la construction; et d'un autre côté, si elles ont une légère affinité avec les langues de l'ancien-Monde sous le premier rapport, elles n'ont aucune espèce de ressemblance avec elles sous le second (49). La langue mexicaine était parlée sur une étendue de trois cents lieues. Mais dans les limites de la Nouvelle-Espagne, on trouva plus de vingt idiomes, non de simples dialectes, mais dans beaucoup de cas des langues qui différaient radicalement (50). Tous ces idiomes, à l'exception d'un seul, se conformaient à cette construction synthétique particulière, d'après laquelle tous les dialectes indiens semblent avoir été modelés, depuis la Terre des Esquimaux jusqu'à la Terre de Feu (51); système qui, resserrant le plus grand nombre d'idées

(48) Jefferson, *Notes sur la Virginie*. Londres, 1787, p. 164, confirmé par M. de Humboldt, *Essai politique*, t. 1, p. 333. M. Gallatin arrive à une conclusion différente. *Transactions de la Société des Antiquaires américains*. Cambridge, 1836, vol. 2, p. 161. Le grand nombre des dialectes et des langues américaines s'explique par la nature peu sociable des peuples chasseurs, qui ne peuvent subsister qu'en morcelant un pays en petits territoires isolés.

(49) Les philologues ont découvert, il est vrai, deux curieuses exceptions; la langue congo et le basque primitif, dont les langues indiennes diffèrent néanmoins essentiellement. Voyez le rapport de Duponceau dans les *Transactions du comité littéraire et historique de la Société américaine*. Philadelphie, vol. 1.

(50) Vater, *Mithridates*, theil 3, abtheil 3, p. 70, qui fixe le Rio Gila et l'isthme de Darien pour limites des territoires où l'on trouvait des traces de la langue mexicaine. Clavigero évalue le nombre des dialectes à trente-cinq. J'ai suivi l'évaluation plus circonspecte de M. de Humboldt, qui ajoute que quatorze de ces langues ont des dictionnaires et des grammaires. *Essai politique*, t. 1, p. 332.

(51) Personne n'a fait plus pour établir ce point important que le savant M. Duponceau; et la franchise avec laquelle il est convenu de l'exception qui contrariait son hypothèse favorite, prouve qu'il est beaucoup plus attaché à la science qu'à son système. Voyez d'intéressants détails à ce sujet,

dans la plus étroite limite, condense des phrases entières en un seul mot (52), et présente un curieux mécanisme où les uns croient découvrir la main du philosophe, tandis que les autres n'y voient que les efforts spontanés du sauvage (53).

Les affinités étymologiques découvertes entre les langues indiennes et celles de l'ancien continent ne sont pas nombreuses, et on a dû les emprunter, au hasard, à toutes les tribus dispersées sur la surface de l'Amérique. L'ensemble offre plus d'analogie avec les idiomes asiatiques qu'avec ceux d'aucune autre partie du monde. Mais ces affinités sont trop rares pour contrebalancer la conclusion contraire tirée de la complète différence de construction (54). On trouve une exception remarquable dans la langue othomi ou otomie, parlée sur un plus vaste territoire qu'aucune autre langue indienne, la mexicaine exceptée, dans la Nouvelle-Espagne (55), et qui, par sa composition monosyllabique, si différente des dialectes qui l'entourent et par son vocabulaire, présente une très-singulière

dans son essai couronné par l'Institut, *Mémoire sur le système grammatical des langues de quelques nations indiennes de l'Am.* Paris, 1838.

(52) La langue mexicaine, en particulier, est très-flexible. Elle admet tant de combinaisons, que les idées les plus simples sont souvent ensevelies sous un amas d'accessoires. Les formes d'expression, pittoresques en général, devenaient ainsi fort incommodes. Un « prêtre, » par exemple, s'appelait *nollazomahuitcopixcatatzin*, ce qui veut dire : « vénérable ministre du dieu que j'aime comme un père. » Un mot plus gigantesque encore est : *amatlacuiloliltquitcattaxlahuiti*, dont le sens est : « la récompense donnée au messager qui apporte une carte hiéroglyphique contenant une nouvelle. »

(53) Voyez particulièrement, pour ce dernier aspect du sujet, les arguments de M. Gallatin, dans son ingénieuse et habile dissertation sur les tribus indiennes, dissertation qui jette plus de lumière sur les questions dont elle traite que des volumes entiers publiés antérieurement. *Transactions de la Société des Antiquaires américains*, vol. 2, intr., sect. 6.

(54) Cette anatomie comparée des langues des deux hémisphères, commencée par Barton, *Origine des tribus et des nations de l'Amérique*, Philadelphie, 1797, a été poursuivie par Vater, *Mithridates*, theil 3, abth. 1, p. 348 et suiv. On trouve aussi dans Malte-Brun, liv. 75, un choix des analogies les plus frappantes.

(55) *Othomi*, de *otho*, « stationnaire, » et *mi*, « rien ». Najera, *Dissert.*, ut *infra*.

Cette étymologie indique la condition de cette rude nation de guerriers

affinité avec le chinois (56). L'existence de cet idiome isolé, au cœur de ce vaste continent, fournit matière à bien des hypothèses savantes, tout à fait en dehors de l'histoire.

Les langues américaines, si nombreuses et si diversifiées, offrent un vaste champ de recherches qui, malgré les travaux de plusieurs philologistes célèbres, reste encore à explorer. Ce n'est qu'après la comparaison de beaucoup d'exemples, que des conclusions fondées sur l'analogie méritent quelque confiance. La difficulté de cette comparaison augmente tous jours par la facilité que la structure particulière des langues indiennes prête à de nouvelles combinaisons. D'un autre côté, l'influence du contact de l'homme civilisé sur ces combinaisons doit nous tenir encore plus en garde contre les conclusions que nous voudrions en tirer.

La théorie de l'origine asiatique de la civilisation aztèque serait plutôt confirmée par la lumière de la *tradition*, qui, ne cessant de luire du fond du Nord-Ouest, perce les épaisses ombres que l'histoire et la mythologie ont également jetées sur les antiquités du pays. On a trouvé chez les tribus les plus barbares (57) des traditions d'une origine occidentale ou du nord-ouest; les Mexicains les ont conservées oralement et dans leurs cartes hiéroglyphiques, où les différentes phases de leur migration sont notées avec soin. Mais qui peut aujourd'hui déchiffrer ces cartes (58)? On admet

qui, imparfaitement soumis par les armes aztèques, erraient sur le plateau, au nord de la vallée de Mexico.

(56) Voyez la dissertation de Najera, *De lingua Othomitorum*, dans les *Transactions de la Société philosophique américaine*, vol. 3, nouvelle série.

L'auteur, savant mexicain, a donné une analyse très-satisfaisante de cette langue remarquable, isolée parmi les idiomes du Nouveau-Monde, comme le basque, solitaire débris d'un âge primitif dans l'ancien.

(57) Barton, p. 92. Heckewelder, chap. 1, dans les *Transactions du comité historique et littéraire de la Société américaine*. Philadelphie, vol. 1.

Les diverses traditions ont été réunies par M. Warden, dans les *Antiquités mexicaines*, 2^e partie, p. 183, et suiv.

(58) Le récent ouvrage de M. Delafield, *Recherches sur l'origine des Antiquités de l'Amérique*, Cincinnati, 1839, contient la gravure d'une de ces cartes qui fait partie de la collection de Boturini. Deux cartes de cette

toutefois qu'elles sont d'accord pour représenter le Nord peuplé comme la ruche féconde des races américaines (59). C'est là qu'elles plaçaient leur Aztlan et leur Pthuhuetapallans; ces brillantes demeures de leurs ancêtres, dont les exploits guerriers avaient rivalisé ceux que les races Teutoniques attribuaient à Odin et aux héros fabuleux de la Scandinavie. Ce fut de ce point que sortirent successivement les Toltèques, les Chichémèques et les races sœurs des Nahuatlacs, pour occuper le grand plateau des Andes et s'étendre sur ses collines et ses vallées jusqu'au golfe du Mexique (60).

Les archéologues, curieux de trouver quelques vestiges de ces migrations, ont découvert dans les provinces nord-ouest de la Nouvelle-Espagne, à une distance d'un millier de milles de la capitale, des dialectes qui avaient la plus grande affinité avec le dialecte

espèce sont indiquées à la page 10 du catalogue de cet antiquaire. La carte dont il s'agit a toute l'apparence d'une véritable peinture aztèque, de l'espèce la plus informe. On peut bien y reconnaître les symboles de quelques dates et de quelques lieux; d'autres indiquent l'aspect du pays, fertile ou stérile, l'état de paix ou de guerre, etc. Mais l'ensemble de cette carte est trop vague, et l'on connaît trop peu les allusions qui doivent y être faites, pour y puiser aucune notion précise sur la direction de la migration des Aztèques.

La célèbre carte de Gemelli Carreri contient les noms d'un grand nombre de lieux situés sur la route, interprétés peut-être par Siguenza lui-même auquel cette carte appartenait (*Giro del mundo*, t. 6, p. 36); et Clavigero a essayé de déterminer les diverses localités avec quelques précision (*Stor. del Messico*, t. 4, p. 160 et suiv.). Mais comme toutes ces localités sont comprises dans les limites de la Nouvelle-Espagne et au midi du Rio Gila, elles éclairent peu la question tant agitée du séjour primitif des Aztèques.

(59) On est autorisé à tirer cette conclusion de l'accord des interprétations *traditionnelles* des cartes des divers peuples de l'Anahuac, d'après Veytia, qui avoue cependant qu'il est presque impossible de déterminer la route précise suivie par les Mexicains. (*Hist. antig.*, t. 1, cap. 2.) Lorenzana n'est pas si modeste. « Los Mexicanos por tradición venieron por el norte, dit-il, y se saben ciertamente sus mansiones. » (*Hist. de Nueva-España*, p. 81, note.) Il y a des antiquaires qui ne voient jamais plus clair que dans l'obscurité.

(60) Ixtlilxochitl, *Hist. chich.*, Ms., cap. 2 et suiv.; *Relaciones*, Ms. Veytia, *Hist. antig.*, ubi sup. Torquemada, *Mon. ind.*, t. 1, lib. 1.

mexicain (61). Sur les bords du Rio Gila, on voit encore les ruines de villes populeuses, dont le style d'architecture est tout à fait digne des Aztèques (62). La contrée au nord du Rio Colorado n'a été qu'imparfaitement explorée; mais dans les latitudes plus élevées, dans le voisinage de Nootka, il existe encore des tribus dont les dialectes, par les désinences et le son général des mots, offrent une grande ressemblance avec le dialecte mexicain (63). Tels sont les rares et faibles vestiges dont l'existence atteste encore la vérité de traditions qui se sont maintenues invariables pendant le laps de plusieurs siècles, et les migrations des races successives.

Les conclusions tirées des analogies intellectuelles et morales de la race indienne avec l'Asie Orientale, se fortifient des analogies physiques. Les aborigènes du monde occidental se distinguent par certaines particularités d'organisation qui ont conduit les physio-

(61) Dans la province de Sonora et surtout le long du golfe de Californie. La langue cora, surtout, dont on a publié une grammaire, et qui est parlée dans la Nouvelle-Biscaye, vers le 30° degré nord, ressemble tellement au mexicain, que Vater les fait dériver de la même souche. *Mithridates*, th. 3, abtheil 3, p. 143.

(62) Sur le bord méridional de cette rivière on trouve de vastes ruines, décrites par le missionnaire Pedro Pont, dans son voyage dans ce pays, en 1773. (*Ant. du Mexique*, vol. 6, p. 538.) En un lieu du même nom, *cases grandes*, vers le 33° degré nord, et que l'on suppose être, comme le premier, une des stations des Aztèques, on trouve encore de plus vastes ruines, assez vastes d'après le récit d'un des derniers voyageurs, le lieutenant Hardy, pour indiquer une population de vingt à trente mille âmes. Le pays est couvert, sur une étendue de plusieurs lieues, de ces ruines, ainsi que d'ustensiles de poteries de terre, d'obsidienne et d'autres objets. Un dessin, que l'auteur nous a donné d'une jarre ou d'un vase peint, ressemble à un vase étrusque. « Il y avait aussi d'assez bons échantillons d'images en terre, dans le style égyptien, qui, pour moi, du moins, observe l'auteur, sont si complètement dénués d'intérêt, que je ne me suis donné aucune peine pour m'en procurer. » (*Voyage dans l'intérieur du Mexique*. Londres, 1829, p. 464-466.) Le lieutenant n'était, on le voit, ni un Boturini ni un Belzoni.

(63) Vater a examiné les langues de trois de ces nations, entre les 50° et 60° degrés nord, et, comparant leur vocabulaire avec le vocabulaire mexicain; il a montré la probabilité de l'origine commune d'un grand nombre de mots de ces langues. *Mithridates*, theil 3, abtheil 3, p. 212.

logistes à les considérer comme une race à part. Ces particularités sont leur teint rougeâtre, approchant de la couleur *cannelle*, leur chevelure roide, noire et très-luisante; leur barbe peu fournie et d'ordinaire épilée (64); les pommettes saillantes de leurs joues, leurs yeux dirigés obliquement vers les tempes, leurs nez saillants et leurs fronts plus inclinés en arrière que ceux d'aucune autre race, l'africaine exceptée (65). Toutefois, ce type général présente des déviations, moins étendues peut-être, mais analogues à celles que l'on rencontre sur d'autres points du globe, bien que ces déviations ne semblent pas déterminées par les mêmes lois d'influence locale (66). Les anatomistes ont aussi observé dans les crânes déterrés des tumuli et dans ceux des habitants des hautes plaines des Cordillères une différence avec les crânes des tribus plus barbares. Cette différence consiste surtout dans l'ampleur plus grande du front, ce qui indique une supériorité marquée d'intelligence (67). Ces traits caractéristiques présentent une intime ressemblance avec ceux de la famille

(64) Les Mexicains, d'après M. de Humboldt, se distinguent des autres aborigènes qu'il avait vus, par l'abondance de la barbe et des moustaches. (*Essai politique*, t. 1, p. 361.) Le Mexicain moderne, abattu, ruiné, ressemble sans doute aussi peu au physique qu'au moral à ses ancêtres, les fiers et indépendants Aztèques.

(65) Pritchard, *Hist. physique*, vol. 1, p. 167, 169, 182 et suiv. Morton, *Crania americana*, p. 66. McCulloch, *Recherches*, p. 18. Lawrence, *Leçons*, p. 317, 565.

(66) Bien que la teinte qui prévaut généralement soit la teinte cuivrée ou safranée, on trouve presque toutes les gradations de couleur, depuis le blanc européen jusqu'à un noir presque africain. Le teint ne varie pas moins capricieusement entre les diverses tribus d'un même voisinage. Voyez de Humboldt, *Essai politique*, t. 1, p. 358, 359. Voyez aussi Pritchard, *Histoire physique*, vol. 2, p. 452, 522, et ailleurs. Les recherches variées et le jugement impartial de cet écrivain ont fait de son livre une autorité dans cette branche de la science.

(67) Telle est la conclusion du docteur Warren, à qui son excellente collection fournissait d'amples moyens d'étude et de comparaison. Voyez ses *Remarques* en tête du compte-rendu de l'Association britannique pour le progrès des sciences. Londres, Athenæum, oct. 1839. Dans les crânes étudiés par le docteur Morton, les tribus barbares avaient l'angle facial un peu plus développé et le cerveau plus volumineux que les tribus à demi civilisées. *Crania americana*, p. 239.

mongole, et plus spécialement des peuples de la Tartarie orientale ; malgré certaines différences observées par les physiologistes, les crânes des deux races ne pourraient être distingués par un observateur ordinaire (68). On ne peut toutefois tirer d'induction positive sans comparer un grand nombre de ces crânes. Ceux qui ont servi jusqu'ici de termes de comparaison appartenaient aux tribus barbares (69). La comparaison des crânes de peuplades plus civilisées offrirait peut-être des preuves plus certaines d'affinité (70).

Dans cette recherche des analogies du Nouveau-Monde avec l'an-

(68) « On ne peut se refuser d'admettre que l'espèce humaine n'offre pas de races plus voisines que ne le sont celles des Américains, des Mongols, des Manchoux et des Malais. » De Humboldt, *Essai polit.*, t. 1, p. 367. Voyez aussi Pritchard, *Hist. physique*, v. 1, p. 184-186 ; v. 2, p. 353-367. Lawrence, *Leçons*, p. 365.

(69) Le magnifique ouvrage du docteur Morton sur les crânes américains a beaucoup avancé la solution de la difficulté. Sur cent cinquante crânes, dont il a déterminé les dimensions avec une précision admirable, un tiers appartient aux races à demi civilisées, et trente sont Mexicains. Le nombre de ces derniers est trop restreint pour permettre des conclusions générales, vu la grande diversité des individus de même nation, pour ne pas dire de même famille. Les observations de Blumenbach sur les crânes américains ont été principalement faites, selon Pritchard, *Histoire physique*, vol. 1, p. 183-184, d'après des crânes de tribus caraïbes, les plus défavorables une pareille recherche que l'on pût trouver sur le continent.

(70) Toutefois, ces spécimens sont difficiles à trouver. Malgré les rares avantages que j'avais pour cela, je n'ai pu me procurer un seul véritable crâne aztèque. On comprendra aisément cette difficulté, si l'on réfléchit au laps de temps considérable écoulé depuis la conquête. D'un autre côté, les cimetières des Mexicains ont conservé la même destination chez leurs descendants. Le docteur Morton parle souvent des spécimens qu'il possédait comme de véritables crânes toltèques, tirés des cimetières de Mexico, plus anciens que la conquête. *Crania americana*, p. 152, 153, 231 et ailleurs. Mais comment sait-il que ce sont réellement des crânes toltèques ? On raconte que cette nation quitta le pays vers le milieu du onzième siècle, il y a près de huit cents ans — d'après Ixtlilxochitl, un siècle auparavant — et il paraît fort probable que les crânes trouvés dans ces cimetières appartiennent plutôt à l'une des races qui ont occupé depuis le pays qu'à un peuple si éloigné de nous. Les données sont évidemment trop faibles pour admettre une solution positive.

cient, nous ne pouvons passer sous silence les restes d'architecture du pays, qui, par leur ressemblance avec les constructions pyramidales de l'Orient, ont suggéré à plus d'un antiquaire l'idée d'une commune origine (71). Les conquérants espagnols assaillirent, il est vrai, les édifices indiens, surtout les édifices religieux, avec toute la fureur du fanatisme. Le même esprit anima les générations suivantes. La guerre faite aux monuments du pays s'est prolongée jusqu'à nos jours, et le petit nombre qu'avait épargné le fanatisme a été démoli sous prétexte d'utilité publique. De tous les majestueux édifices tant vantés par les premiers Espagnols qui visitèrent le pays, il ne reste guère plus de vestiges qu'on n'en trouve dans certaines régions d'Europe et d'Asie, autrefois couvertes de cités populeuses, grands marchés du luxe et du commerce (72). Toutefois quelques-uns de ces vestiges, par exemple le temple de Xochicalco (73), les palais de Tezcotzineo, le calendrier de pierre colossal

(71) La tour de Bélus, avec ses étages en retraite, décrite par Hérodote, *Clio*, sec. 481, a paru le modèle du *teocalli*, ce qui fait remarquer avec assez de justesse à Vater qu'il est singulier qu'on ne trouve aucune preuve de cela dans l'élevation de constructions semblables sur tout le chemin qu'ont dû parcourir les Aztèques. (*Mithridates*, theil 3, atheil. 3, p. 74, 75.) Le savant Niebuhr trouve les éléments architectoniques des temples mexicains dans la tombe mystérieuse de Porsenna. (*Hist. rom.*) La ressemblance du *teocalli* avec les pyramides accumulées, qui composent ce monument, n'est pas trop visible. (Voyez Plin., *Hist. nat.*, lib. 36, sect. 19.) L'antiquaire nous semble un peu s'égarer dans les régions de la poésie lorsqu'il croit trouver dans la fable étrusque, *cum omnia excedat fabulositas*, comme la caractérise Plin., l'origine de la science aztèque.

(72) Voyez la belle description de Lucain, *la Pharsale*, liv. 9, v. 966.

Le poète latin a été surpassé par le poète italien dans les magnifiques stances qui commencent par ces mots : *Giace l'alta Cartago* (*Gierusalemme liberata*, c. 15, 20) que lord Byron n'a peut-être fait que développer dans le quatrième chant de *Childe-Harold*.

(73) Les plus remarquables ruines sur le sol mexicain même sont le temple ou la forteresse de Xochicalco, à quelques milles de la capitale. Elle est située sur une éminence de rochers, de près d'une lieue de circonférence, taillés en terrasses avec un revêtement de pierres. L'édifice construit au sommet a soixante-quinze pieds de long et soixante-six de large. Il est de granit taillé, uni sans ciment, mais avec une grande précision. Il a la forme ordinaire, celle d'une pyramide, avec des terrasses dont les étages succes-